Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 19 (1868)
Heft: 2

Artikel: De la régéneration naturelle des forêts
Autor: Baldinger, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-784444

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des contrées montagneuses de la Suisse se seront prononcés sur la question, qu'il sera possible de démêler les causes de cette maladie et d'indiquer son point de départ et la marche qu'elle a suivie.

M. Willkomm prie les forestiers qui seraient en mesure de lui fournir des renseignements de le faire en répondant aux questions suivantes:

1. En quelle année (c'est ce qu'on peut trouver en examinant l'accroissement des sujets malades et de ceux qui ont péri par la maladie) et en quelle partie du district en question la maladie a-t-elle fait sa première apparition?

2. Dans quelle direction et de quelle manière s'est-elle propagée?

3. Quels sont les vents dominants dans la contrée?

4. Quelle influence le climat, le sol, l'altitude, l'exposition, l'état du couvert, le mode de cultures et l'âge du peuplement paraissent-ils exercer sur la marche et l'intensité de la maladie?

Il n'est pas impossible que d'autres journaux forestiers contiennent des renseignements plus complets sur cette maladie qui paraît être nouvelle, car j'avoue que n'ai eu ni le temps ni l'occasion de prendre connaissance de toute la littérature forestière qui pourrait y avoir trait. Mais cette question m'a paru devoir exciter un intérêt d'autant plus grand que l'on pourrait, en prouvant que la maladie n'est pas sans relation avec la nature de la station, mettre enfin un terme à cette malheureuse manie qui pousse les forestiers à planter partout le mélèze, même là où il ne convient pas.

Interlaken, le 6 janvier 1868.

Adolphe de Greyerz, inspecteur forestier.

De la régénération naturelle des forêts.

Réponse à un article du Forestier pratique, numéro de décembre 1867.

«La régénération naturelle des forêts est le mode de culture qui assure le rendement le plus élevé.» Voilà ce que nous disions dans un article publié dans le Forestier pratique, année 1867. La rédaction de ce journal n'étant pas du même avis, nous a

contesté en général que la régénération naturelle soit supérieure en principe aux méthodes artificielles, pour elle la *culture artificielle et spécialement la plantation est pour la presque totalité des forêts le procédé de régénératioa le plus avantageux, tant au point de vue du rendement qu'au point de vue strictement forestier.* Le respect que nous inspire l'autorité de notre adversaire dans cette question nous engage à répondre. Malheureusement nous ne pourons pas le faire dans le Forestier pratique même, et nous sommes forcés de demander un asile dans les colonnes de son successeur. Au reste nous nous efforcerons de dire notre avis en peu de mots, car le sujet est déjà bien rebattu. Ce que nous nous proposons dans cet article, c'est donc d'examiner la question de savoir quelle est *en principe* la vraie méthode de régénération, la méthode naturelle ou la méthode artificielle.

La forêt, en agissant sur la répartition des météores aqueux et par là même sur l'ensemble du monde organique et inorganique, joue un rôle tellement important dans *l'économie de la nature* que nous n'hésitons pas à affirmer *qu'elle remplit dans ce domaine sa première tâche et sa mission la plus importante,* et si en outre elle nous fournit du bois d'affouage et des matériaux pour nos constructions, malgré le besoin que nous en avons, nous dirons que ce n'est là qu'un rôle secondaire que lui a assigné la Providence. On ne risque jamais de faire fausse route dans l'aménagement des forêts aussi longtemps que l'on maintient rigoureusement ce principe, mais dès qu'on l'abandonne et *que l'on ne veut songer uniquement qu'à exploiter du bois, on doit nécessairement arriver, d'écart en écart, à un traitement complètement irrationnel et à une économie forestière qui finira par tourner même au désavantage du rendement en matériel ligneux.* C'est ainsi que ces taillis monotones presque entièrement dépourvus de véritables arbres, sont arrivés à occuper de vastes étendues, non seulement en France, mais aussi dans notre patrie, au moins dans les régions inférieures. Ils datent des temps — et ces temps-là ne sont hélas! pas bien éloignés — où l'on pratiquait les abattis avec une insouciance aussi naïve qu'inconcevable, comme si chacun se fût dit: après moi le déluge; puis lorsque par suite de tels déboisements, une source venait à tarir ou que le vent faisait tomber le coq du clocher, on recourait à toute espèce d'idées superstitieuses pour expliquer un fait dont la cause n'était que trop patente.

Lorsque l'on ferme une forêt et qu'on la laisse abandonnée à elle-même, on obtient des peuplements tels que ceux que nous nous rappelons d'avoir vus dans les forêts à ban des hautes Alpes C'est là l'état naturel et primordial de la forêt, et il se maintiendra de lui-même pourvu que des influences étrangères ne viennent pas troubler le développement normal de la végétation. C'est aussi dans cet état que la forêt remplira le mieux le but qui lui est assigné dans l'économie de la nature. La forme qui s'en rapproche le plus est le peuplement tel qu'il se présente ensuite des exploitations jardinatoires. Ainsi le peuplement jardiné se trouve remplir encore de la manière la plus satisfaisante la mission essentielle de la forêt, et à côté de cela il fournit toutes les espèces de bois dont nous avons besoin. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'on s'accorde de nouveau à reconnaître l'importance toute particulière de ce mode d'aménagement. La méthode du jardinage a eu, comme on le sait, son époque dans le passé; elle pourrait bien aussi reconquérir dans l'avenir une grande importance, ailleurs encore que dans ces contrées de montagne où sa supériorité est dors et déjà au-dessus de toute contestation.

Puis vient *l'aménagement en futaies avec régénération naturelle.* C'est dans ce mode d'aménagement que la forêt peut répondre de la manière la plus complète aux deux postulats qui lui sont imposés. Ici le forestier intelligent intervient, et sans perdre de vue ces deux buts principaux, il seconde la nature à un autre égard encore, savoir dans la régénération des boisés. De cette manière la forêt subsiste toujours et n'en continue pas moins à nous livrer le maximum de ses produits. Mais en nous entendant faire l'éloge de ce mode d'aménagement, tout homme qui n'est pas praticien devra se demander: Comment se fait-il que je trouve ce mode d'exploitation si répandu en Allemagne et dans d'autres pays, tandis qu'il n'est que si faiblement représenté chez nous? Cette question est justifiée et cependant le forestier pourrait à peine y répondre d'une manière satisfaisante. L'habitude, l'intérêt borné, le matérialisme du temps, l'esprit de routine voilà tout autant de puissances malfaisantes auxquelles le forestier ne peut pas toujours échapper et qui lui lient souvent les mains. Il est obligé de jouer le rôle passif de spectateur, ou même de suivre fatalement le courant, lorsqu'il voit les coupes rases se succéder les unes aux autres et qu'il s'agit de régénérer

par semis ou plantation sur un sol complètement nu: dans ces circonstances, le forestier finit par se tranquilliser et par adopter une méthode qui est cependant en désaccord avec ses principes, il s'y résout d'autant plus facilement qu'il se voit soutenu et appuyé par des autorités dans la science.

Il est dans la tâche du forestier d'observer la nature, de l'étudier de manière à pouvoir la seconder et combattre les influences nuisibles du dehors qui pourraient venir le troubler dans ses efforts. *Mais il doit bien se garder d'épier la nature dans le but de profiter de la science qu'il aura acquise pour la réglementer et la régir à sa manière*: ce serait là un sûr moyen de s'égarer.

On peut considérer comme une chose démontrée qu'il ne peut pas y avoir de règle absolue pour ces questions-là: tantôt c'est la méthode naturelle, tantôt la méthode artificielle, souvent même une combinaison des deux méthodes qu'il faut choisir. C'est là le dernier mot de la polémique que l'on a poursuivie dans la pratique depuis un demi-siècle. C'est au forestier qu'est remise la décision définitive, c'est lui qui doit examiner les circonstances; quant à des directions précises, il est impossible de lui en donner. Les tendances de l'époque font que l'on attache, dans ce qui concerne les méthodes de régénération, une plus grande importance qu'autrefois à la question du rendement; c'est précisément là ce qui nous a engagé à relever particulièrement les rapports favorables qui existent entre le rendement des forêts et la régénération naturelle; même en face de ce nouveau point de vue, il n'y a que le principe reconnu dès l'abord pour juste qui puisse et qui doive subsister. On sait que les détracteurs de la régénération naturelle croient souvent trouver dans la question de la rente une arme formidable, mais cet argument n'a qu'une valeur apparente. Lorsqu'il s'agit de principes, il ne faut pas s'attacher à quelques cas particuliers auxquels des circonstances exceptionnelles donnent une apparence de vérité générale; il faut aller plus profond. De même que la régénération des peuplements de l'Achenberg de Zurzach ne saurait à elle seule nous servir de base pour nos déductions théoriques, de même ces cultures modèles auxquelles le Forestier pratique fait allusion — nous les connaissons et nous nous inclinons avec respect — ne sauraient l'autoriser à conclure que le procédé artificiel est presque toujours le plus avantageux sous le rapport pécuniaire

et le meilleur au point de vue forestier. Qu'est-ce qui nous prouve que les surfaces en question n'auraient pas pu être reboisées, sinon avec plus de succès, du moins d'une manière aussi complète, par la méthode naturelle? Qu'il nous soit seulement permis de remarquer que nous aussi nous pratiquons des cultures depuis 8 ans, et nous sommes en mesure de fournir des exemples effrayants sous le rapport de la disproportion entre les frais et les succès obtenus. Mais ce mauvais résultat devant être attribué en partie à des exploitations agricoles trop prolongées, à des coupes anormales, à l'influence de la chaleur et des gelées et à la mauvaise qualité des plants disponibles, il ne tombe pas à notre charge et nous ne voyons dans ces conditions si défavorables qu'un motif de plus de préférer la méthode de la régénération naturelle, qui exclut dès l'abord toutes ces causes d'insuccès.

Il faut le dire, nos conditions forestières sont, à l'heure qu'il est, bien propres à nous induire en erreur dans les questions de ce genre. La régénération artificielle nous est actuellement presque imposée, *elle était et elle est encore nécessaire* comme moyen de transformer ou d'améliorer promptement nos nombreux taillis ainsi que nos peuplements anormaux de futaies. Mais dès que ces améliorations seront obtenues, dès que nous aurons donné à nos futaies l'étendue qu'elles peuvent et doivent avoir et réparé en un mot les surexploitations et les ravages des temps passés alors on ne sera plus guères dans le cas de se demander si l'on doit choisir en principe la régénération naturelle ou la régénération artificielle, si l'on doit saisir ou repousser les voies et moyens que nous offre la nature. Maintenant, il est vrai, nos circonstances sont telles, que l'on ne pourrait pas adopter tout à fait généralement la régénération naturelle sans de très-grands sacrifices; c'est ce qui fait que l'on peut toujours s'appuyer sur l'argument de la rentabilité; mais ce n'est jamais qu'en invoquant des circonstances spéciales, qui sont comme une phase de transition devant nous conduire à une économie plus rationnelle; le principe n'en subsiste pas moins dans toute sa rigueur. Bien que le but que nous poursuivons soit encore bien éloigné de nous, nous devons néanmoins toujours en tenir compte, même dans les opérations en apparence les plus indifférentes; nous devons en particulier nous garder de nous laisser induire par les premiers résultats à nous arrêter à mi-chemin et d'oublier ainsi l'importance essentielle du but que nous poursuivons.

Terminons par une comparaison qui fera comprendre notre idée. Une semence tombe de l'arbre, elle germe dans le sol et donne naissance à un nouvel arbre ; c'est là la régénération naturelle. Si au contraire on cueille la semence, qu'on l'extraie du cône qui la renferme, qu'on la désaile, qu'on la nettoie avec soin, si ensuite, après l'avoir conservée plus ou moins longtemps en la protégeant contre les souris, contre la sécheresse et l'humidité, on l'imprègne d'acide pour la déposer dans un sol préparé d'avance, qu'on lui donne de l'engrais et qu'on la recouvre de fine terre, si enfin, après tant de soins minutieux, la semence en question produit un arbre, que l'on pourra encore au besoin se donner le plaisir de sarcler, de bêcher, de repiquer et d'arroser, alors on a opéré ce qu'on appelle une régénération artificielle par semis ou par plantation. Il n'est certes pas besoin de montrer quelle est la semence qui a donné l'arbre le moins coûteux ; cette différence entre les deux procédés que nous avons examinée en détail, doit aussi se retrouver en grand dans la forêt, et on peut le dire, il en serait tout-à-fait de même si nous pouvions n'avoir égard dans la création d'une forêt qu'à son importance au point de vue météorologique, sans tenir compte des besoins de la consommation et de l'exploitation. Il faut le dire, dans le système de la régénération naturelle, les frais d'exploitation abaissent la rente forestière, toutefois pas autant que l'emploi de la méthode artificielle pour le repeuplement. Les *difficultés* que présente l'exploitation et la vidange des forêts, jointes au manque de gardes et d'ouvriers capables et suffisamment exercés, ne se feront sentir que dans la période de transition et disparaîtront à mesure que l'on appliquera plus généralement la méthode naturelle, et c'est ainsi que le procédé le plus naturel deviendra aussi le plus simple et le moins coûteux. Tout ce qu'il y a, c'est que nul n'est préparé en vue de ce système, ni les forestiers, ni les surveillants, ni les bûcherons, ni les ouvriers, ni les consommateurs, pas plus que les instruments et les chemins forestiers. Pour terminer, nous répétons donc l'énoncé que nous avons précédemment émis dans le Forestier pratique, en faisant observer toutefois que nous ne voulons qu'établir le principe, sans contester l'opportunité que pourrait présenter l'emploi d'autres méthodes dans telle ou telle circonstance spéciale. *La régénération artificielle ne devrait jamais être employée qu'en*

seconde ligne, et seulement là où la régénération naturelle n'est pas encore appliquable. Selons nous, la régénération naturelle demeure la seule vraie règle, c'est pour cela que nous nous permettons de contester la manière de voir du Forestier pratique; elle nous paraît dangereuse pour notre économie forestière.

Bade, janvier 1868.

Emile Baldinger.

Quelques mots au sujet de la fusion des journaux forestiers.

Lorsque dans la dernière réunion de la société des forestiers suisses à Bex je me permis d'exprimer le voeu de voir les deux journaux suisses de science forestière se fusionner en un seul, je pensais répandre une semence féconde, qui demanderait peut-être un peu de temps pour lever, mais qui certainement ne serait pas perdue.

Le dernier Nr. du *forestier pratique* vient de m'apprendre que cette semence a non seulement germé, mais qu'elle porte déjà des fruits.

Les deux journaux forestiers sont fusionnés dès le 1 janvier de cette année et désormais n'en formeront qu'un seul.

Devant ce résultat si prompt de l'initiative que j'ai cru devoir prendre, je ne puis garder le silence, car je me sens pressé de remercier publiquement ici Messieurs les rédacteurs des deux journaux d'avoir cherché et trouvé les moyens d'obtenir une fusion, dont rien ne prouve mieux l'utilité que son prompt accomplissement, malgré les difficultés de divers genres dont elle était entourée.

L'accueil silencieux, mais incontestablement sympathique, que ma proposition a reçu dans l'assemblée de Bex, m'a fait voir que j'avais exprimé un sentiment généralement partagé, et m'autorise à croire qu'ici encore je suis l'interprête de presque toutes les personnes qui s'intéressent réellement aux forêts en donnant à Messieurs les rédacteurs ce témoignage public de gratitude.

Le nom de Mr. Walo de Greyerz qui vient s'ajouter à ceux de MM. Landolt et Kopp, comme rédacteur de notre journal, sera